

Jacques Van Rillaer *Les illusions de la psychanalyse*
Bruxelles : éd. Mardaga, 1981 (4^e éd., 1992), 420 p.

p 157

V. Quelques expériences de psychologie

« Ce qui manque peut-être le plus à l'esprit préscientifique, c'est une doctrine des erreurs expérimentales. »

Gaston Bachelard (1947: 218)

L'examen critique des illusions engendrées par la méthode freudienne implique des connaissances scientifiques relatives aux éléments en jeu dans les interactions humaines et, plus spécialement, dans les rapports d'un expert avec son sujet — que ce dernier soit élève, interviewé, patient ou « analysé ». En comparaison avec les développements que demanderait une analyse détaillée de cette question, mon intermède de quelques pages paraîtra bien rapide. Des indications bibliographiques permettront au lecteur resté sur sa faim d'approfondir les questions survolées ¹.

1. *Kluge Hans* ²

Dans le *Militärwochenblatt* du 28 juin 1902, on pouvait lire cette annonce :

« Je voudrais vendre mon cheval, beau et docile, âgé de 7 ans, avec lequel je fais des expériences qui démontrent les capacités mentales des chevaux. Il distingue 10 couleurs, lit, connaît les 4 opérations de base de l'arithmétique et bien d'autres choses. Von Osten, Berlin, Griebenowstrasse 10 ».

L'expression « bien d'autres choses » se rapportait au fait que le cheval épelait, lisait et résolvait des problèmes d'harmonie. Ce cheval s'appelait Hans et méritait, de par ses aptitudes, le surnom de *Kluge Hans*. Son maître, Wilhelm von Osten, était un professeur de mathématiques. Il ne voulait pas vendre son cheval. Il voulait seulement attirer l'attention sur l'animal, de manière à démontrer que les animaux ont des capacités de raisonnement.

p 158

Sa première annonce, considérée comme un canular, resta sans résultat. Une seconde annonce lui amena quelques curieux, notamment un général-major, grand amateur de chevaux, qui allait devenir un de ses fervents partisans.

¹ Cf. par exemple A.G. Miller (ed.) (1972) *The social psychology of psychological research*. Free Press, 454 p. — T.X. Barber (1976) *Pitfalls in Human Research*. Pergamon Press, 117 p. — I. Silverman (1977) *The human subject in the psychological laboratory*. Pergamon Press, 151 p.

² Il existe de nombreux comptes rendus du cas de Kluge Hans, à commencer par celui d'un des expérimentateurs : O. Pfungst (1907) *Das Pferd des Herrn von Osten. Der Kluge Hans : Ein Beitrag zur experimentellen Tier- und Menschenpsychologie*. Leipzig : Johann Ambrosius Barth. Je me suis inspiré principalement de la présentation de Linschoten (1964 : 95s).

En peu de temps, il devint de bon ton, à Berlin, d'assister à une des leçons de Hans. La réputation de l'animal s'étendit au-delà des frontières. Non seulement des amateurs de chevaux, mais encore des savants et même un Ministre s'intéressaient de près au phénomène. De très vives discussions surgirent entre des partisans de l'intelligence animale et des sceptiques qui parlaient de supercherie.

Une Commission scientifique fut constituée par le Ministère prussien de la Culture. Elle était composée du Directeur de l'Institut de Psychologie de l'Université de Berlin, le célèbre Professeur Carl Stumpf, et deux de ses assistants : Erich von Hornbostel et Oskar Pfungst. Trois psychologues, et non des moindres, pour un cheval ... mais quel cheval !

Von Osten ne profitait en rien des talents de son animal. Il n'apparaissait nullement qu'il tentât de frauder. Il jurait qu'il ne donnait aucun indice à son cheval et *il permettait à quiconque de questionner et d'éprouver Hans en son absence.*

Du fait que le cheval ne savait pas parler, il répondait aux questions en frappant le sol de son sabot. Par exemple : on présentait au cheval un wagonnet attaché à une corde et un tableau où se trouvait écrit, l'un en dessous de l'autre : 1. Homme. 2. Corde. 3. Wagon (c'est en quelque sorte un « *multiple choice* », type d'examen qui désoriente bon nombre d'étudiants). Von Osten demandait à Hans : « Qu'est-ce qui se meut ? » Hans frappait 3 coups. « Qui fait se mouvoir le wagon ? » Réponse : 1. « Que doit-on avoir en main pour faire bouger le wagon ? » Réponse : 2. Hans savait donc ce qu'est le mouvement. Il développait des concepts ! L'homme n'était plus le seul à être un « zôon logikon », un animal raisonnable.

Les psychologues restèrent cependant sceptiques. Ils constatèrent d'abord que Hans perdait son intelligence lorsque l'interrogateur ne connaissait pas la réponse à la question posée. Un des psychologues eut alors l'idée de mettre des œillères à l'animal et de se placer hors de sa vue : Hans ne lui répondit plus. Ce psychologue émit alors l'hypothèse que l'animal réagissait à des mouvements subtils du questionneur. Il inclinait la tête en avant : Hans se mettait à frapper, même si aucune question n'avait été posée ; quand il redressait la tête, Hans s'arrêtait. En poursuivant ses expériences, il constata qu'un simple haussement de sourcils ou la seule dilatation des narines suffisaient à faire arrêter le cheval.

p 159

« Combien font deux plus trois ? » Le questionneur regarde spontanément — *sans songer à son propre mouvement* — le pied du cheval ... et Hans frappe le sol. Un, deux, trois, quatre, cinq ... et le questionneur relève la tête, manifestant par son attitude la satisfaction de constater, une fois de plus, une réponse exacte. Le cheval s'arrête de frapper et reçoit une carotte ou un morceau de pain. Comme il est aisé pour un cheval de se comporter comme un être doué de raison lorsque l'expérimentateur lui fournit les stimuli et les renforcements *ad hoc*. Si von Osten avait été convaincu que Kluge Hans souffrait d'un complexe d'Œdipe, sûr que le cheval aurait opiné du sabot ...

Lorsqu'un interrogateur s'inclinait davantage en avant, le cheval frappait plus vite. Cela ajoutait à la réputation d'intelligence de Hans. En effet, quand la réponse correcte devait être donnée par un grand nombre de coups, Hans frappait très vite, jusqu'aux environs de la réponse correcte, puis ralentissait. On découvrit que les examinateurs, *sans s'en rendre compte*, s'inclinaient davantage lorsque la réponse devait être obtenue par un grand nombre de coups et qu'ils se redressaient progressivement lorsque l'étalon n'était pas loin de la réponse correcte.

Au terme de l'enquête, le Professeur Stumpf pouvait déclarer, à l'université de Berlin, qu'il ne fallait plus supposer la capacité de raisonner abstraitement pour expliquer les réactions du cheval. Il soulignait par contre l'étonnante capacité de réagir à des communications quasi imperceptibles. (Le Ministre de l'Éducation nationale ne dut pas élaborer des lois sur l'enseignement des chevaux ; les

étudiants progressistes ne purent revendiquer une « hippocratisation » des études ; on n'entendit pas hennir dans les auditoriums : seuls les étudiants y tapaient des pieds ...)

Le *Berliner Morgenpost* du 13 août 1904 écrivait : « Ce cheval pensant donnera encore beaucoup à penser chez les hommes de science ». En effet, aujourd'hui il peut nous faire comprendre par exemple que les psychanalystes sont des von Osten inconscients et que le petit Hans de Freud, qui avait peur des chevaux, a tenu le rôle de Hans, le cheval futé ... Kleine Hans et Kluge Hans ont répondu aux questions qu'on leur posait. Ceux qui interrogeaient croyaient que tout se passait dans la tête de l'interrogé, alors que c'étaient eux, les interrogateurs, qui, sans le savoir, tiraient les ficelles. La difficulté à expliquer les talents de Kluge Hans venait de ce qu'on avait « cherché du côté du cheval ce qu'il aurait fallu chercher chez son présentateur » (Pfungst), qu'on avait « cherché vers l'estuaire ce qui se trouvait à la source » (Sebeok, 1978). Le cas de Kluge Hans démontre d'abord que *le comportement d'un sujet est intrinsèquement lié à l'examineur ; ensuite que des influences exercées par l'investigateur peuvent rester méconnues de l'examiné, mais également de celui qui interroge et suggère.*

p 160

Les épistémologues modernes connaissent généralement ce que les Anglo-Saxons appellent « Clever Hans Fallacy ». Cela n'empêche pas un nombre considérable d'observateurs de se laisser piéger. En 1975, on trouve encore un auteur qui rédige un chapitre sur « la télépathie en langage cheval ». Ce naïf écrit : « Je m'aperçus que je pouvais communiquer mes ordres à l'étalon directement par la pensée ; il me suffisait d'imaginer le chemin à prendre pour le faire tourner à droite, tourner à gauche, ou continuer tout droit, selon ce que je voulais lui faire faire. C'est la première fois que je prenais clairement conscience d'une expérience télépathique avec un cheval » (cité *in* Sebeok, p. 120). Et dans quantité d'autres domaines, « l'illusion de Kluge Hans » continue à mystifier experts, interrogés et analysés ...

2. Du moment qu'on trouve un sens

Il nous faut évoquer des situations qui mettent en évidence des conditionnements non perçus ou mal interprétés, par ceux qui les subissent comme par ceux qui les provoquent. Nous verrons d'abord des recherches où un sujet d'expérience est victime d'illusions ; ensuite des recherches où l'investigateur lui-même se trouve piégé.

Martin Orne (*in* Lemaine, p. 283s) a étudié dans quelle mesure l'être humain accepte d'accomplir des tâches ennuyeuses et absurdes. Dans une des expériences, les sujets sont invités à faire des additions. Ils reçoivent un paquet de 2.000 feuilles comportant chacune 224 additions de deux chiffres. Dès qu'ils sont à l'œuvre, l'expérimentateur leur dit : « Continuez à travailler, je reviendrai par la suite ». Résultat : au bout de cinq heures et demie, l'expérimentateur, pris de pitié pour les sujets, interrompt lui-même l'expérience. Interrogés ensuite sur leurs raisons de poursuivre une besogne absurde, les sujets ont tous attribué à cette tâche une signification importante, par exemple celle d'un test d'endurance.

Jung a donc bien raison d'écrire : « L'homme peut réaliser des choses étonnantes si elles ont un sens pour lui » (1958: 157). On peut ajouter : c'est ainsi que des personnes souffrant de troubles psychiques peuvent continuer pendant dix ans ou plus un traitement inefficace (voire même nuisible) pour autant qu'une autorité leur fasse croire que c'est la seule voie de salut...

3. Des expériences de Stanley Milgram

La pensée préscientifique généralise hâtivement des observations pittoresques rencontrées par hasard. Le scientifique met à l'épreuve, de façon systématique et quantitative, des hypothèses précises, une démarche qui requiert souvent plus d'intelligence et d'imagination que les spéculations du « clinicien ».

p 161

Stanley Milgram a réussi à « miniaturiser » une situation sociale exemplairement révélatrice du pouvoir d'un individu sur un autre. Je ne ferai ici que rappeler très brièvement ses expériences, qui font désormais partie de tout cours de psychologie sociale, et je me permets de recommander son ouvrage (1974) au lecteur que mon trop bref résumé laissera sceptique.

Milgram recrute par petites annonces un échantillon représentatif d'adultes américains. L'invitation évoque une expérience sur la mémoire, qui a lieu à l'université de Yale, dure une heure et rapporte quatre dollars. Chaque sujet qui se présente est invité à tenir le rôle de moniteur. Un individu de connivence avec l'expérimentateur joue le rôle d'un élève qui doit mémoriser des couples de mots. Chaque fois que l'élève se trompe, l'expérimentateur prie le « moniteur » d'infliger des chocs électriques d'intensité croissante, allant de 15 à 450 volts. L'élève-compère est dans une pièce attenante. En réalité, il ne reçoit aucun choc, mais le sujet-moniteur n'en croit pas moins à la réalité du scénario. La question est de préciser le moment où la soumission va faire place à la désobéissance à l'expérimentateur.

Le compère gémit à partir de 65 volts, puis manifeste de plus en plus vivement sa douleur. À partir de 270 volts, il pousse des cris d'agonie. Le moniteur en arrive rapidement à vouloir abandonner sa tâche. L'expérimentateur use dès lors de son pouvoir « moral » : il affirme de diverses façons que « l'expérience doit continuer », qu'il prend sur lui toute la responsabilité et que les chocs ne peuvent occasionner de lésions durables. Milgram écrit : « Tous les témoins s'accordent à dire qu'il est impossible de restituer par l'écriture le caractère poignant de l'expérience. Pour le sujet, la situation n'est pas un jeu, mais un conflit intense et bien réel » (p. 20).

Des psychiatres interrogés sur les réactions probables des sujets déclarent que plusieurs refuseront l'expérience et que seulement un ou deux individus sur mille iront jusqu'au bout. *Les résultats effectifs démontrent que les faits réels peuvent fortement différer des faits supputés.* En effet, au cours des expériences menées avec plusieurs centaines de sujets, personne ne refuse de commencer l'expérience et 63 % des individus finissent par administrer jusqu'à 450 volts. Que les sujets participent de mauvaise grâce et éprouvent de fortes tensions psychiques est une autre question. Au total, *l'obéissance de Monsieur-tout-le-monde à un expert est un phénomène massif et inquiétant.* L'examen « quantitatif » de ce problème brise de façon percutante les préjugés sur l'autonomie de l'être humain.

Afin de mieux comprendre le comportement de soumission à une autorité, Milgram réalise une vingtaine de variantes qui permettent d'évaluer l'impact de différents facteurs : sexe des sujets, degré de proximité avec la victime, etc. Nous nous limitons ici à deux variantes qui éclairent notre problématique.

Dans une des situations, un individu ordinaire donne les ordres. Pour arriver à cette mise en scène, le complice de l'expérimentateur dit qu'il n'acceptera d'être élève que si l'expérimentateur tient d'abord ce rôle. À 150 volts, l'expérimentateur demande à être libéré, tandis que le complice insiste auprès du « moniteur » (sujet naïf) pour que celui-ci continue l'expérience. Tous les sujets arrêtent l'expérience et beaucoup d'entre eux volent au secours de l'expérimentateur.

Dans une autre variante, le sujet naïf arrive au laboratoire en même temps que trois complices de l'expérimentateur. Par un tirage au sort truqué, le sujet doit administrer les chocs, un compère tient le rôle d'élève, tandis que les deux autres compères lisent et vérifient les mots que l'élève doit mémoriser. À 150 volts, un des comparses refuse de continuer ; à 210 volts, l'autre se retire. Quasi tous les sujets naïfs cessent l'expérience à ce moment. Rappelons que dans l'expérience type décrite plus haut la moyenne des voltages maxima était de 360 volts.

Au cours des entretiens qui ont suivi ces deux variantes, tous les sujets qui ont refusé de continuer invoquent de « beaux » motifs : on ne peut faire souffrir un être humain ; cette expérience est d'un goût douteux, etc. Dans la première variante, *aucun sujet ne reconnaît qu'il a arrêté l'expérience parce que la victime est l'autorité* ; la comparaison avec la situation standard montre cependant que c'est là le facteur le plus important. Dans la seconde variante, *aucun sujet ne déclare qu'il a cessé parce que ses deux « collaborateurs » ont désobéi*, alors que la comparaison avec d'autres variantes — et notamment avec la situation standard — met clairement en évidence que l'exemple de la rébellion est le facteur décisif. Ces expériences démontrent bien que *les êtres humains peuvent s'illusionner sur les facteurs qui les font agir*.

Nous avons abouti à une conclusion qui semble rejoindre la théorie psychanalytique, mais nous aurions tort de trop vite conclure. Milgram se distingue de Freud non seulement par le recours à une expérimentation soignée, mais encore par son évaluation des facteurs en jeu. Alors que le psychanalyste tend à ramener toute conduite à des réalités intérieures refoulées en rapport avec un lointain passé, le psychologue met en évidence la sous-estimation du poids de l'environnement présent. L'individu amené à jouer un nouveau rôle perçoit, pense, parle et agit en fonction de la situation nouvelle (... et ce qu'il *dit* sur un divan ne correspond pas nécessairement à ce qu'il *ferait* en vacances, en temps de guerre ou, plus simplement, dans son milieu de travail).

Toute la psychologie moderne démontre que seule une conception « interactionniste » permet de rendre compte des comportements, de quelque nature qu'ils soient.

4. La nébuleuse intérieure

Dans son ouvrage *La Découverte de soi*, George Gusdorf développe longuement l'idée que « *la nébuleuse intérieure est assez plastique pour se modeler au gré de celui qui entreprend de la mettre en forme* » (1948: 15). La psychologie scientifique a amplement confirmé cette leçon de l'éminent philosophe et n'hésite pas à ajouter que les « découvertes » des patients en analyse sont dans une large mesure le résultat de la « programmation » psychanalytique. Avant de détailler ce dernier point, il importe de rappeler encore quelques expérimentations.

a) Par une série d'expériences impressionnantes, Stanley Schachter ³ a démontré que *la signification que nous attribuons à nos états physiologiques est, pour une part, déterminée par notre situation globale*. Un même processus corporel (par exemple, une activation du système orthosympathique provoquée par une injection d'adrénaline) est vécu comme agréable ou désagréable selon les aléas du contexte extérieur, et suscite tantôt l'irritation, tantôt l'euphorie. Des sujets qui fument pour la première fois de la marijuana peuvent trouver plaisantes ou déplaisantes les mêmes sensations physiques, selon que l'environnement est amical ou hostile.

³ Ses premières expériences importantes ont été publiées en 1959. Une vue d'ensemble se trouve dans *Emotion, Obesity and Crime*. New York : Academic Press, 1971.

Une personne qui souffre de perturbations somatiques mal identifiées (dérèglement du système végétatif, dépression endogène, avitaminose, etc.) peut invoquer, durant des années, des raisons morales et sociales pour expliquer son abattement. La psychanalyse lui offre des ressources inépuisables pour ses broderies interprétatives et une étiquette psychiatrique vient cautionner son verrouillage mental.

b) *Les illusions relatives aux traits psychiques et aux motivations soi-disant profondes* sont peut-être encore plus aisées que les méprises sur les états physiologiques.

Plusieurs expériences démontrent que les gens acceptent facilement une série de traits de caractère comme les spécifiant. Un exemple. Le psychologue italien Gaetano Kanizsa (université de Milan) envoie un rapport, sur leur personnalité, à 23 personnes qui ont subi un examen psychologique (et qui ne se connaissent pas entre elles). Tous les rapports sont identiques : « Votre personnalité se caractérise par une intensité remarquable de la vie affective, ce qui entraîne de fortes préférences et aversions. Le plus souvent vos sympathies et antipathies se développent vite, instinctivement » et ainsi de suite, pendant plusieurs pages. Quasi tous les sujets se reconnaissent dans ces clichés.

À un groupe de 23 autres personnes, Kanizsa envoie un rapport dont toutes les propositions vont dans un sens opposé à celles du premier. Il commence ainsi : « Votre personnalité se caractérise par un équilibre remarquable de la vie affective, ce qui prévient les préférences et aversions trop marquées. Vos sympathies et antipathies sont généralement justifiées », etc. Deux personnes seulement mettent en question la justesse de leur portrait.

On peut expliquer ces résultats par le fait que les traits qui nous qualifient n'apparaissent qu'en fonction d'autres individus. Nous ne sommes « introvertis » ou « généreux » que par comparaison avec d'autres personnes. Par ailleurs, les soi-disant traits de personnalité varient largement selon le type de situation. La réflexion de La Rochefoucauld selon laquelle « on est quelquefois aussi différent de soi-même que des autres » a été largement confirmée par la recherche scientifique ⁴.

p 164

Quelle que soit la manière dont on explique des erreurs d'interprétation de nos états corporels et mentaux, force est d'admettre que *la plasticité de la « nébuleuse intérieure » est un piège tendu au psychologue et à son client, et que c'est une aubaine pour le charlatan.*

5. La magie du « Mhm »

Bon nombre de psychothérapeutes croient que les paroles des patients sont simplement le reflet de leur vie intérieure. En particulier, les psychanalystes et certains thérapeutes « non directifs » s'imaginent n'être qu'un « ferment catalytique » (Ferenczi). En réalité, les entretiens sont bien loin d'être des situations objectives.

Dès la fin des années 1930, Skinner essayait de montrer que la parole (ou « comportement verbal ») est une conduite soumise aux lois de l'apprentissage. Adoptant le modèle du conditionnement opérant, Greenspoon (1951) établissait ensuite que de faibles marmottements d'un auditeur agissent sur le choix des mots du locuteur. L'expérimentateur demandait au sujet d'énoncer pendant 50 minutes tous

⁴ Les recherches de Hartshorne *et al.* (1928/1930) montraient déjà qu'un enfant peut être « malhonnête » en classe (tricher, mentir) et « honnête » à la maison (ne pas voler ses parents, ne pas leur mentir). Il y a une corrélation élevée entre des comportements situés dans un même cadre, mais non entre des comportements qui se produisent dans des contextes très différents. Une des meilleures synthèses actuelles sur ce problème est celle de Walter Mischel (1976).

les mots qui lui venaient à l'esprit, en évitant de former des phrases. Chaque fois que le sujet donnait un terme au pluriel, Greenspoon émettait un léger « mm-hmm ». Les mots au singulier étaient suivis d'un « huh-uh ». Avec un autre groupe de sujets, Greenspoon faisait l'inverse : il émettait le son « mm-hmm » après des termes au singulier, etc. Le décompte des termes émis montre que le « mm-hmm » augmente la fréquence des mots, tandis que le « huh-uh » la fait baisser. Avant même qu'elles ne fussent publiées, les expériences de Greenspoon étaient citées par Dollard et Miller (1950) à l'appui de la thèse que des renforcements mal identifiés se produisent dans toute psychothérapie, en particulier dans la cure analytique.

Ces premières indications ont été au départ d'un nombre impressionnant d'expériences selon le schéma suivant : chaque fois que le sujet utilise certains types de mots ou évoque des thèmes déterminés, le psychologue, suivant un plan établi d'avance et à l'insu du sujet, fournit de façon discrète un « renforcement » : expression faciale ou hochement de tête approuvateur ; « bien » prononcé sur un ton neutre ; demande d'un détail, d'une répétition ou d'une explication ; léger sourire ; « mhm », « Ah ? », etc. L'analyse du contenu des enregistrements démontre un accroissement sensible des expressions en question, même si l'on s'en tient aux personnes qui n'ont pas remarqué le stratagème. En 1958, Leonard Krasner dénombrait 46 études (dont 34 aboutissaient à des résultats indiscutables). Dans un autre article de synthèse, publié quelques années plus tard (1965), le même auteur parlait de « plusieurs centaines d'études, de plus en plus complexes ». À titre d'illustration, voyons trois exemples, parmi les plus simples ⁵.

p 165

Quay (1959) demande à des étudiants, interviewés un par un, d'évoquer librement des souvenirs de leur petite enfance. Chez certains sujets, il renforce, par un léger marmotement, les souvenirs relatifs à la famille ; chez les autres, les souvenirs se rapportant à des personnes étrangères à la famille. Les résultats confirment l'hypothèse.

J. M. Rogers (1960) montre que des jugements négatifs sur soi-même peuvent être conditionnés chez un patient, à son insu, par de simples « mm-hm » et des mouvements de tête.

Rickard *et al.* (1960) observent que des délires s'intensifient ou s'atténuent selon l'attention que manifeste l'entourage. De cette recherche et d'autres du même genre, on peut déduire que le personnel psychiatrique entrave bien souvent les progrès, tant par son intérêt particulier pour les expressions morbides, que par un manque d'attention aux comportements normaux des patients.

Parallèlement à ces expérimentations, des psychologues ont analysé des enregistrements de psychothérapie et ont prouvé que les thérapeutes orientent subtilement l'évolution des propos des patients, même s'ils se déclarent non directifs, parlent extrêmement peu et ne sont pas conscients de leur propre impact. Une des études exemplaires reste celle de Charles Truax (1966) sur des entretiens de Carl Rogers. Au fil des séances, apparaissent de plus en plus souvent les thèmes que le promoteur de la thérapie « centrée sur le client » écoute en manifestant, de façon discrète, approbation, empathie et « chaleur ». Les patients de Rogers apprennent ainsi à parler d'eux-mêmes, à se distinguer en tant que personne de leurs sentiments, etc.

Aujourd'hui les thérapeutes comportementalistes font un usage méthodique de renforcements de ce type. Ils se distinguent des psychothérapeutes préscientifiques de par un usage réfléchi d'un processus que ces derniers laissent jouer inconsciemment. (Le lecteur non psychologue peut s'étonner de voir un critique de Freud se servir ici du terme « inconscient ». Comme nous le verrons plus tard,

⁵ Ce thème, devenu matière élémentaire des cours de psychologie, est évoqué dans beaucoup d'ouvrages récents. Cf. par exemple Kanfer et Phillips (1970) chap. 8.

l'inconscience dont il s'agit n'a rien à voir avec l'Inconscient postulé par Freud dans les caves du psychisme.)

6. Des conditionneurs inconscients

Dans les expériences précédentes, l'expert manipulait habilement le sujet ; dans celles qui suivent, il conditionne tout autant, mais sans s'en rendre compte, lui-même.

p 166

a) L'effet Hawthorne

Le cas le plus célèbre d'un impact de l'investigateur, ignoré par ce dernier, est sans doute l'enquête psychosociologique menée à partir de 1924 dans une usine d'appareils électriques située à Hawthorne, près de Chicago.

Les chercheurs voulaient étudier l'influence du milieu sur le travail. Ils examinèrent l'incidence de divers paramètres (éclairage, systèmes de pauses et de rétribution, etc.) sans se rendre compte qu'ils organisaient un conditionnement autrement subtil. Pendant près de deux ans, un groupe de six ouvrières fut étudié sous de nombreux aspects. Les conditions de travail furent systématiquement améliorées puis ramenées à la situation de départ (éclairage médiocre, absence de pauses, etc.). Le haut rendement se maintint malgré la détérioration des conditions de travail.

Les chercheurs ont expliqué ce résultat inattendu par l'impact du groupe (les ouvrières avaient noué des relations d'amitié) et surtout par la conscience d'être l'objet d'une attention spéciale. Cette interprétation a été confirmée par d'autres recherches. Aujourd'hui on désigne par « effet Hawthorne » *l'influence, positive ou négative, qui résulte du sentiment de participer à une investigation*. Le lecteur devine sans doute l'importance de ce facteur dans toute cure psychanalytique...

b) Une mésaventure de Pavlov

Par sa formalisation des premières lois du conditionnement, Pavlov (1903) apparaît comme un des pionniers de la psychologie scientifique. Arrivé presque au terme de sa glorieuse carrière, le Prix Nobel de Médecine n'a cependant pu éviter de se fourvoyer dans une pénible affaire... de conditionnements. Rappelons brièvement cette histoire bien connue ⁶.

Pavlov croyait en l'hérédité des caractères acquis. Pour démontrer cette conception alors en vogue, notamment en Union soviétique, il voulait inculquer des réponses conditionnées à des souris et dénombrer les essais requis d'une génération à l'autre pour aboutir aux mêmes performances. Il confia à un assistant, un certain Studentsov (au nom prédestiné, mais qui ne devait connaître que cette heure de gloire dans l'histoire de la science), le soin de mener une série d'expériences portant sur cinq générations de souris. Au terme de quoi, ledit Studentsov rendit compte en 1923, au Congrès de physiologie de Moscou, du résultat de ses recherches, qui se résumaient en une cascade impressionnante de chiffres (arrondis par Pavlov lui-même) : 300, 100, 30, 10 et 5...

p 167

Quelques années plus tard, Pavlov abandonna l'explication lamarckienne des données sorties de son laboratoire. Au cours du Congrès international de physiologie tenu en 1929 à Boston, l'éminent savant fit amende honorable et expliqua qu'« en vérifiant ces expériences, on s'était aperçu que les progrès

⁶ Je m'inspire ici de la présentation de Sebeok (1978).

apparents dans la faculté d'acquisition des réflexes, d'une génération à l'autre, chez les souris, étaient dus en réalité à une amélioration des méthodes de dressage chez l'expérimentateur ». Ainsi s'effondraient une hypothèse sur l'hérédité et ... la carrière scientifique du zélé Studentsov.

Cette histoire édifiante pose toute une série de problèmes passionnants. Nous notons ici que le grand Pavlov, comme les admirateurs de Kluge Hans, avait regardé seulement vers l'embouchure sans remonter à la source. Les rats avaient été conditionnés par un assistant conditionné par une théorie fautive du conditionnement...

La mésaventure de Pavlov se reproduit encore chaque jour. *Un peu partout dans le monde, des observateurs* — parmi lesquels sans doute les psychanalystes — *se satisfont d'artefacts engendrés par leur propre théorie.*

c) L'effet Rosenthal : première partie

La déconvenue de Pavlov rappelle que l'investigateur est facilement induit en erreur par ses propres attentes et prévisions. Bien souvent, *l'expert ne se contente pas de sélectionner ce qui confirme ses hypothèses, il conditionne véritablement son sujet dans le sens de ce qu'il s'attend à trouver.*

Dans un ouvrage sur l'épistémologie des sciences sociales, Karl Popper écrit : « L'idée qu'une prédiction peut avoir une influence sur l'événement prédit est très ancienne. Œdipe, dans la légende, tua son père qu'il n'avait jamais vu auparavant ; c'était là le résultat direct de la prophétie qui avait poussé son père à l'abandonner. Aussi je suggérerais de donner le nom d'*effet Œdipe* à l'influence de la prédiction sur l'événement prédit (ou plus généralement à l'influence d'un élément d'information sur la situation à laquelle se réfère l'information), que cette influence tende à amener l'effet prédit ou à l'empêcher » (1956: 10). On peut noter que l'expression « *self-fulfilling prophecy* », promue par le sociologue Robert Merton, s'est davantage diffusée que celle de Popper, pour désigner une prophétie qui provoque sa propre réalisation.

Des expériences systématiques sur ce processus ont été réalisées aux États-Unis par Robert Rosenthal, entre 1960 et 1965. Rappelons leur schéma.

p 168

1. Des étudiants en psychologie, informés de l'existence de lignées de rats doués et maladroits, sont invités à conditionner ce genre de rongeurs. Les étudiants reçoivent en fait des rats de même niveau, mais Rosenthal convainc certains d'entre eux que leurs rats sont brillants et persuade d'autres que leurs animaux sont inintelligents. Après quelques heures d'expérience, les cobayes qualifiés de « doués » apparaissent réellement les meilleurs, tandis que les soi-disant stupides s'avèrent maladroits. Une des explications plausibles est que les étudiants qui manipulent les rats « intelligents » sont plus patients et plus « renforçants » que leurs collègues de l'autre groupe.

2. Le même processus s'observe si les « cobayes » sont des élèves. Rosenthal persuade des instituteurs qu'un test a révélé qu'un certain nombre d'élèves — en réalité choisis au hasard — sont sur le point de s'épanouir intellectuellement. Ils sont baptisés des « démarreurs ». Après quelques mois, le groupe des élèves en question a davantage progressé que les autres. Par exemple, l'évolution des performances à des tests de raisonnement est plus importante chez les « élus » que chez les autres. Rosenthal parle d'« effet Pygmalion ». Les psychologues parlent aujourd'hui d'« effet Rosenthal ».

Les recherches de Rosenthal ont beaucoup de mérites : ingéniosité, résultats spectaculaires, implications sociales concrètes. Elles ont connu un succès considérable, en particulier dans les milieux extrascientifiques. Toutefois, dans la République des sciences, un chercheur n'obtient la consécration

que lorsque ses travaux sont confirmés par la réplication de ses expériences et des contre-épreuves. On ne peut donc en rester aux quelques dizaines de rats et élèves de Rosenthal. On doit notamment se demander si ce chercheur a pu échapper lui-même au processus qu'il met en évidence ou s'il a été victime de la « self-expecting fallacy », l'illusion d'être l'exception.

d) L'effet Rosenthal : deuxième partie

Entre 1969 et 1973, au moins une dizaine d'expériences analogues à celle de Rosenthal sur les élèves sont réalisées aux Etats-Unis ⁷. Une série de chercheurs n'enregistrent pas l'effet Pygmalion. Parmi ceux qui l'obtiennent, aucun ne retrouve des résultats aussi spectaculaires que ceux de Rosenthal... Y a-t-il eu quelque part des fraudes : chez l'éminent Professeur de Harvard ? chez des assistants trop zélés (style Studentsov) ? chez les chercheurs qui ont reproduit son expérience ? y a-t-il eu des coups de pouce aux données statistiques ? Une explication plausible de la disparité des observations réside dans... la « self-fulfilling prophecy » : les investigations de Rosenthal ne font pas exception à l'effet œdipien de la prédiction ; le pionnier de la recherche expérimentale sur l'effet des anticipations a probablement été victime de ses anticipations ; Rosenthal a été piégé par l'effet Rosenthal... ⁸

p 169

Quelle est la morale de cette histoire ? D'abord celle que Rosenthal propose lui-même : « La conclusion la plus irrésistible et la plus générale de nos études est peut-être que les humains sont capables de communiquer très efficacement avec autrui et de l'influencer sans programme et sans intention » (*in* Lemaire, p. 308). Nous noterons ensuite une autre leçon : si des experts particulièrement qualifiés, malgré des précautions méthodologiques sévères, en arrivent à se laisser duper, on peut s'attendre à une multitude d'illusions chez les cliniciens qui font confiance à leur « feeling » et à leurs théories.

L'effet Rosenthal a été parfois exagéré, mais il ne semble pas être un simple mythe ⁹. L'histoire qui suit en est un exemple « clinique » parmi les plus mémorables.

e) « Le maître des neurologues »

En 1893, dans sa nécrologie du Docteur J.-M. Charcot, Freud écrit que son célèbre Professeur a été « le maître des neurologues de tous les pays » (I 21) et prédit qu'« aucun changement de temps ou de mentalité ne pourra diminuer la gloire de l'homme dont on porte aujourd'hui le deuil, en France comme partout ailleurs » (I 35).

Freud a passé quatre mois (en 1885-86) dans le service de ce maître à penser. Il s'est ensuite appliqué, entre 1886 et 1894, à traduire deux de ses volumineux ouvrages (357 et 492 pages). Il conservera durant toute sa vie son admiration pour celui qu'il a appelé « le plus grand promoteur de la neurologie » (I 21).

Dans les années 1880, Charcot était considéré comme un grand thaumaturge et un véritable Prince de la Science. On venait des États-Unis et des Antilles pour le consulter ou suivre son enseignement. « Chacun de ses cours était soigneusement pris en note par des étudiants et publié dans des revues

⁷ En langue française, voir par exemple le travail de synthèse de M. Carlier et H. Gottessdiener (sous la direction de M. Reuchlin) dans la revue *Enfance*, 1975, 1: 219-41.

⁸ On peut avancer encore d'autres explications et notamment : la variabilité de l'importance attachée par les instituteurs aux tests ; le type d'idéologie des enseignants : « élitistes », ils s'intéressent aux « intelligents » ; « égalitaires », ils se consacrent aux moins favorisés.

⁹ Cf. par exemple les travaux rassemblés par R. Jones (1977) *Self-fulfilling prophecies*. J. Wiley, 274 p.

médicales qu'il avait fondées. [...] Bien avant le début des cours, le grand amphithéâtre était rempli d'étudiants, de médecins, d'écrivains et de curieux »¹⁰. En un mot, Charcot connaissait un succès au moins aussi grand que celui que connaît aujourd'hui, également à Paris, un Jacques Lacan.

En 1885, le Belge Joseph Delbœuf, professeur à l'université de Liège, venait faire des observations à la Salpêtrière. Il était frappé par les différences entre les conduites des hypnotisés de Charcot, de Bernheim (à Nancy) et de l'hypnotiseur belge Donato. Après son voyage en France, lui-même parvenait à produire chez ses sujets les phénomènes reconnus comme « typiques » par chacun des maîtres de l'hypnotisme. En 1886, il publiait dans la *Revue philosophique* un article fracassant : « De l'influence de l'éducation et de l'imitation dans le somnambulisme provoqué ». Il le résumait lui-même en ces termes : « Il y a une action indéniable de l'hypnotiseur sur l'hypnotisé — tel maître, tel disciple. Mais les sujets eux-mêmes, le premier en date principalement, façonnent, si je puis ainsi parler, celui qui les manie, et lui commandent, à son insu, sa méthode et ses manœuvres. De sorte que, retournant le proverbe, on pourrait dire : tel disciple, tel maître. Cette action du premier disciple sur le maître se rapporte alors, par son intermédiaire, sur les autres disciples qui adoptent ses allures, et ainsi se créent des écoles qui ont le monopole de phénomènes spéciaux » (p. 149).

p 170

Dans le numéro suivant de la *Revue philosophique*, Alfred Binet essayait timidement de répliquer à Delbœuf en assurant que « les phénomènes physiques observés à la Salpêtrière ont été décrits avec tant de soins par M. Charcot et ses élèves » (p. 532). Mais Henri Bergson, dans le même numéro, rajoutait de l'eau au moulin de Delbœuf. Le célèbre philosophe, ayant réalisé lui-même des expériences d'hypnotisme, concluait : « Je tiens à attirer l'attention sur ce fait qu'un sujet hypnotisé, lorsqu'il reçoit l'ordre d'exécuter un tour de force tel que la lecture de la pensée, se conduira de très bonne foi comme ferait le moins scrupuleux et le plus adroit des charlatans, qu'il mettra inconsciemment en œuvre des moyens dont nous soupçonnons à peine l'existence » (p. 531). Pendant ce temps, à Nancy, Bernheim proclamait qu'un seul des milliers de patients qu'il avait hypnotisés avait présenté les trois stades de l'hypnose décrits par Charcot : une femme qui avait séjourné trois ans dans l'asile du grand maître parisien ...

Là où Freud, à la même époque, voyait la marque du génie, d'autres commençaient à reconnaître les pièges de la fascination. Le 28 août 1888 Freud mentionnait, dans une lettre à Fliess, les critiques de Bernheim et de Meynert (à Vienne) à l'endroit de Charcot, mais il ne voyait dans les accusations de suggestion que des attaques malveillantes.

A peine deux ans après la mort de Charcot, un de ses élèves préférés, Pierre Janet (1895), analysait les mécanismes dont le grand maître avait été l'artisan et la victime. Il notait que le patron de la Salpêtrière avait fini par ne plus examiner que quelques patients. Parmi les quatre à cinq mille malades que comptait l'immense asile, seules quelques femmes hystériques avaient le privilège d'être interrogées par le grand Professeur en présence du Tout-Paris : celles qui correspondaient le mieux à ses idées...

Un des disciples préférés de Charcot, Joseph Babinski, qui s'était fait connaître du vivant de Charcot par ses expériences de transfert de symptômes hystériques d'une malade à une autre à l'aide d'un aimant, devint après sa mort le promoteur d'une réaction radicale contre la notion d'hystérie telle que l'avait formulée Charcot. L'hystérie, proclamait Babinski, était produite par la seule suggestion et pouvait être guérie par la persuasion. Il proposait même de remplacer le terme d'« hystérie » par celui de « pithiatisme » (du grec *peithô*, persuader).

¹⁰ Cette citation et la majorité des informations qui suivent viennent de H. Ellenberger, 1970: 78-88.

Guillain rapporte qu'en 1899, à l'époque de son internat à la Salpêtrière, il y avait encore quelques hystériques du temps de Charcot qui acceptaient, moyennant une petite rétribution, de jouer pour les étudiants le grand jeu de la crise complète d'hystérie. C'était la principale attraction qui subsistait des glorieuses *Leçons sur la grande hystérie*.

En 1925, lors de la célébration du centenaire de Charcot, les psychiatres de la Salpêtrière louèrent son œuvre neurologique, tandis qu'ils passaient rapidement sur la « légère défaillance » que constituaient ses travaux sur l'hypnose. Seuls les psychanalystes et quelques surréalistes glorifièrent cette partie de l'œuvre de Charcot, en faisant de lui le « précurseur de Freud »...

7. Qui est plus sage que Socrate?

Glorifiant Freud, Maurice Blanchot écrit : « Nous ne doutons pas d'avoir eu en lui une réincarnation tardive, dernière peut-être, du vieux Socrate » (1969: 343), tandis que Lacan proclame : « Socrate est le précurseur de l'analyse » (1966: 825). Il paraît donc utile de voir comment le grand Sage faisait « accoucher » la Vérité.

On sait que pour le philosophe athénien la véritable connaissance est une remémoration de vérités éprouvées avant la vie terrestre et qu'il suffit à l'homme de réveiller ces idées pour disposer de connaissances vraies.

Une des plus brillantes démonstrations de cette thèse est le dialogue de Socrate avec un esclave de Ménon. Grâce à la « maïeutique », l'être inculte parvient à se « ressouvenir » du théorème de Pythagore relatif au carré construit sur l'hypoténuse d'un triangle rectangle. Lisons le *Ménon*, §§ 84 et 85 :

« Socrate, s'adressant à l'esclave : Réponds-moi, toi. Nous avons donc ici un espace de quatre pieds ? Est-ce compris ?

L'esclave : Oui.

Socrate : Nous pouvons lui ajouter cet autre-ci, qui lui est égal ?

L'esclave : Oui.

Socrate : Et encore ce troisième, égal à chacun des deux premiers ?

L'esclave : Oui.

Socrate : Puis remplir ce coin qui reste vide ?

L'esclave : Parfaitement.

Socrate : Et combien de fois tous ensemble sont-ils plus grands que celui-ci ?

L'esclave : Quatre fois.

etc. »

A la fin de la « démonstration », dont on vient de lire un extrait, l'esclave a utilisé 26 mots tels que : *oui, sans doute, je vois ...* Socrate a employé 164 mots, soit six fois plus.

Le dialogue se poursuit ensuite entre Socrate et Ménon, tout ébloui.

« Socrate : Que t'en semble ? A-t-il exprimé une seule opinion qu'il n'ait tirée de lui-même ?

Ménon : Aucune ; il a tout tiré de son propre fonds.

Socrate : Et cependant il ne savait pas, nous l'avons reconnu tout à l'heure.

Ménon : C'est vrai.

Socrate : C'est donc que ces opinions se trouvaient déjà en lui. N'est-ce pas vrai ?

Ménon : Oui.

Socrate : Ainsi, sur les choses mêmes qu'on ignore, on peut avoir en soi des opinions vraies?

Ménon : Cela paraît évident.

Socrate: Pour le moment, ces opinions vraies ont surgi en lui comme dans un songe. Mais si on l'interroge souvent et de diverses manières sur les mêmes sujets, tu peux être certain qu'il finira par en avoir une science aussi exacte qu'homme du monde.

Ménon : C'est probable.

Socrate : Il saura donc sans avoir eu de maître, grâce à de simples interrogations, ayant retrouvé de lui-même en lui sa science.

Ménon : oui.

Socrate : Mais retrouver de soi-même en soi sa science, n'est-ce pas précisément se ressouvenir ?

Ménon : Oui. »

En réalité, l'élève n'a pas énoncé un mot qui n'ait été soigneusement préparé par Socrate. Toutes ses réponses auraient pu être données par le cheval de von Osten. L'esclave aurait sans doute été incapable de refaire la démonstration tout seul et n'aurait certes pu, sans aide, se « remémorer » des théorèmes plus simples. La seule chose que l'élève a réellement apprise est d'avoir toujours plus de respect pour le maître.

Qui est plus sage que Socrate ? Certes pas le psychanalyste, qui entretient l'illusion que les idées énoncées par le patient « se trouvaient déjà en lui » et ne sont toujours que le ressouvenir d'un contenu latent ...

Aujourd'hui, tout physicien évite les méprises d'Aristote, comme tout médecin, celles de son père Hippocrate. De même, tout psychologue au fait de la science moderne peut esquiver les pièges de Socrate, même s'il est nettement moins intelligent que le père de la philosophie. Le psychanalyste, lui, se distingue de l'antique philosophe en ce qu'il parle moins et prend davantage de séances pour faire accoucher de la Vérité, mais au total il est bien « une réincarnation tardive, dernière peut-être, du vieux Socrate »...

p 173

8. Quelques notions de base

Nous pourrions encore longtemps rappeler des exemples de mirages dont sont victimes les « experts ». Contentons-nous ici de quelques règles générales qui découlent de leur analyse.

a) Il nous faut échanger la vénération des « Maîtres-Penseurs » pour une confiance (modérée) dans une démarche authentiquement scientifique.

b) Il faut abandonner le dogme de l'immaculée perception.

Tout chercheur sélectionne ses informations et intervient dans le système analysé. Même en physique on peut parler d'une symbiose entre l'observateur et le phénomène observé. Le célèbre Max Born disait que « nous devons abandonner l'idée qu'il est possible d'observer le cours des événements de l'univers sans le perturber ». Dans les sciences humaines, l'« objet » d'étude réagit à l'observateur encore bien davantage, car il n'est pas une chose, mais un « sujet ». La molécule n'entend pas les propos que le chercheur tient à son égard, mais l'être humain est influencé par ce qu'il apprend sur lui-même. S'il réagit agressivement à ces informations, l'« expert » pourra en déduire une preuve de plus pour la justesse de ses énoncés (Le « bon sens » ne dit-il pas « qu'il n'y a que la vérité qui blesse » ?)

...

Le père de la cybernétique, Norbert Wiener, observe que « c'est dans les sciences sociales que le couplage entre le phénomène observé et l'observateur est le plus difficile à minimiser ». L'investigation, clinique ou expérimentale, y apparaît comme un système en feedback où chacun des acteurs assume tour à tour, vis-à-vis de l'autre, une fonction stimulatrice et régulatrice.

En interrogeant son sujet, le chercheur peut ne pas se rendre compte qu'il ne fait en définitive que se répondre à lui-même. Les réactions d'un rat ou d'un patient peuvent n'être que des artefacts de la situation d'examen, de simples échos des questions posées. Résumant sa vaste étude sur les effets placebo, Shapiro écrit que « c'est une observation fréquente, aujourd'hui confirmée expérimentalement, que les thérapeutes communiquent leurs attentes, attitudes et sentiments, et qu'ils influencent les données qu'ils obtiennent » (1971: 462). Seule une formation méthodologique rigoureuse peut *non pas supprimer, mais mieux contrôler* des conditionnements aussi efficaces que subtils.

c) L'homme est fondamentalement un être relationnel (raison pour laquelle la psychologie moderne est quasi toute entière devenue « sociale »). *Ce que l'observateur et le sujet lui-même attribuent à la vie « intérieure » est toujours en rapport avec la situation extérieure et, bien souvent, n'est rien d'autre que son produit.* Certes l'action de l'environnement se réalise en fonction de structures psychiques

p 174

préalables (le conditionnement de Kluge Hans dépend de ses capacités perceptives...), mais c'est une erreur constante que de chercher, dans la tête ou dans les « profondeurs », ce qui résulte d'interactions présentes.